



Libre croyant-e

« Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme c'est la liberté d'examen »

Le journal protestant libéral & progressiste



L'Évangile en mouvement

Dans l'esprit qui faisait la force d' **Évangile & liberté**

N° 1 > Septembre 2024

04	IL EST ÉCRIT ET MOI JE VOUS DIS Un dieu d'un autre genre	
06	VENEZ COMME VOUS ÊTES L'Église : la fabrique du langage religieux	
08	DOSSIER L'Évangile en mouvement	
	L'ART ET LA MANIÈRE Au commencement...	15
	COMMENT VA LE MONDE Un monde en di-solution ? Cherchez l'erreur !	16
	D'OU VIENT CETTE IDÉE ? Le protestantisme libéral, un protestantisme en mouvement	17
18	LA FOI EN ACTES, DES VIEUX MOTS POUR DE NOUVELLES PRATIQUES La cène et la parabole du grand souper	
20	QUI DITES-VOUS QUE NOUS SOMMES ? Pour un protestantisme libéral	
22	NOTRE ASSOCIATION Agenda et adhésion	

- **Journal de l'association** : Union Protestante Libérale & Progressiste
Association sans but lucratif, loi 1901 - Siège : 108 grand rue, 30270, Saint Jean du Gard
- **Directeur de la publication** : Christophe Cousinié
- **Comité de rédaction** : Béatrice Cléro-Mazire (rédactrice en Chef), Emeline Daudé, Sandrine Landeau, Françoise Nimal, Sylvie Queval, Thalès Auraújo, Gilles Bourquin, Christophe Cousinié, Sébastien Gengembre, Cyrille Payot, Lilan Seitz.
- **Administration-adhésion-contact** : UPLP@libre-croyant-e.com

ÉDITO

« Ose penser par toi-même » nous donnait Kant, comme devise des Lumières.

Plus que jamais, notre monde manque de cette audace pour se mettre en mouvement vers de l'inconnu. Et pourtant, c'est la force du nouveau qui nous conduit vers demain.

Le poète chantait : « L'esprit des Lumières tire plus loin qu'un fusil ». Ils sont nombreux ces fusils qui aujourd'hui voudraient faire taire les consciences éprises de liberté. Mais la liberté de pensée se réfugie au fond de la conscience comme dans un sanctuaire inviolable ou nul ne peut pénétrer.

C'est notre conviction et c'est aussi notre combat : être libre-croyant.e et partager la liberté de la foi.

Le christianisme que nous voulons proposer et défendre est un christianisme en mouvement, libre dans sa pensée et protestant de méthode.

L'Union Protestante Libérale & Progressiste, à travers *Libre-croyant-e*, exprime cette volonté.

Ce journal, version nouvelle et en mouvement, s'inscrivant dans la continuité du *Protestant*, de *Vie Nouvelle* et d'*Évangile & Liberté*, est un journal collaboratif et militant.

Collaboratif, car il demande la participation de toutes et tous. Chacune et chacun, avec ses talents et ses moyens, peut contribuer à faire exister le protestantisme libéral et progressiste.

Nous avons fait le choix de l'engagement de toutes et tous.

Ainsi, vous trouverez très régulièrement et en accès libre des articles de réflexions, d'actualités et de débats sur notre site internet www.libre-croyant-e.com, et quatre fois par an (pour le moment), une version papier de ce journal qui est celui de l'association UPLP. En adhérant ou en soutenant l'UPLP, vous continuerez à faire vivre ces moyens de diffusion d'une pensée et d'une foi crédible et non faite pour des crédules.

C'est en cela que nous sommes également militants. Nous croyons fermement en la pertinence des diverses expressions d'un protestantisme libéral et progressiste, d'un protestantisme en mouvement.

C'est un nouveau départ pour notre pensée théologique. Dans ce monde en mutation, dans notre société sécularisée, nous serons, toutes et tous, ensemble, les porteurs d'un message et d'une espérance guidés par cette conviction empruntée à Buisson : « *unis malgré les plus graves divergences de pensées, nous poursuivrons dans un affectueux esprit de liberté, l'œuvre évangélique d'édification individuelle et collective.* » ●



Christophe Cousinié

● Pasteur de l'Epudf en Cévennes, secrétaire général de l'Union protestante libérale & progressiste.

Conception graphique et maquette : Sandrine Galia
Crédits photos des couvertures :
1^{er} - Unsplash et 4^e - Pixabay

ACHEVÉ D'IMPRIMER
IMP'ACT imprimerie
5911 Rte de Frouzet,
34380 Saint-Martin-de-Londres
Journal gratuit
Numéro ISSN : en cours
Dépôt légal : 1^{er} septembre 2024



Sandrine Landeau
Pasteure de l'Église
Protestante de Genève.

Un dieu d'un autre genre

Dire que le langage crée la culture apparaît comme une évidence. Pourtant, le domaine religieux semble exempté, au nom d'une tradition supposée éternelle, de cette réforme constante de la langue qui accompagne les évolutions de nos sociétés. Et si le discours religieux avait l'audace de remettre en question sa langue patriarcale, en serait-il pour autant moins inspirant ?

Dieu n'est peut-être pas mâle, mais il est presque exclusivement dit, représenté et pensé comme masculin. Or si on parle de Dieu au masculin, notre cerveau est ainsi fait qu'inévitablement il se le représente mâle. Cela lui demande un effort conscient et répété de se rappeler que Dieu n'est pas genré. Diversifier nos manières de parler de Dieu aide notre cerveau à se rappeler qu'il n'est pas seulement mâle, ni femelle, ni quoi que ce soit d'autre, tant Dieu échappe à toutes nos représentations et à tous nos mots. N'utiliser que des mots et des images masculines pour parler de Dieu représente un double danger : théologique et anthropologique.

Danger théologique d'abord : si nous ne parlons de Dieu qu'au masculin, nous l'enfermons dans un certain type de représentations, nous en faisons une idole. C'est ce qui arrive aux contemporains de l'auteur de ce passage du livre d'Osée qui se sont manifestement fait une image de Dieu exclusivement guerrière. Et comme dans cette société les guerriers sont des hommes, un Dieu guerrier est masculin. Osée, prophète par-

TEXTE BIBLIQUE

« Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé mon fils. Ceux qui les appelaient, ils s'en sont écartés : c'est aux baals qu'ils ont sacrifié et c'est à des idoles taillées qu'ils ont brûlé des offrandes. C'est pourtant moi qui avais appris à marcher à Ephraïm, le prenant par le bras, mais ils n'ont pas reconnu que je les guérissais. Je les menais avec des liens d'humanité, avec des cordages d'amour. J'étais pour eux comme une mère qui soulève son petit contre sa joue et je lui tendais de quoi se nourrir. (...) Comment te traiterais-je Ephraïm, te livrerai-je Israël ? (...) Mon cœur est boule-versé en moi, ma pitié s'est émue. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne reviendrai pas détruire Ephraïm, car je suis Dieu, je suis saint au milieu de toi et non pas mâle. Au milieu de toi je suis saint, je ne viendrai pas avec rage. Ils suivront l'Éternel, qui rugira comme un lion. »

(Osée 11, 1-4 et 8-10)

lant au nom de Dieu, propose une autre représentation et un tout autre mode d'action divine que celui attendu d'un Dieu guerrier : une action qui accompagne la croissance, qui guérit, qui prend soin, qui nourrit, qui encourage. Dans la société de l'époque, ce type d'action est plutôt rattaché à la sphère féminine. Mon propos ici n'est pas d'essentialiser une nature masculine ni une nature féminine : de même que la guerre n'est pas réservée aux hommes, le soin n'est pas réservé aux femmes, bien que beaucoup de sociétés aient ainsi réparti les tâches. Il s'agit

par contre de retenir que, face à une représentation unique de Dieu qui vire à l'idolâtrie, Osée a l'audace de proposer une représentation qui bouscule.

En proposant cette image différente, Osée invite ses contemporains à briser l'idole qu'ils et elles se sont faits de Dieu, pour pouvoir le rencontrer vraiment. En osant introduire une autre représentation de Dieu, Osée donne à vivre à nouveau la rencontre avec le Dieu qui a rencontré Moïse au buisson ardent : celui qui se présente comme « eyé asher eyé » et qui a pour

nom YHWH. Ce n'est ni un prénom masculin, ni un prénom féminin, c'est un nom devenu imprononçable, comme pour échapper à toute appropriation.

C'est le nom du Dieu de la création qui, ayant dit « faisons l'humain à notre image » (au singulier) les crée (au pluriel) mâle et femelle. L'hébreu procède volontiers par énumérations totalisantes. Par exemple, l'expression « la terre et le ciel » désigne toute la création. De même ici « mâle et femelle » désigne toute la vie, et plus précisément, toute la vie capable de créer du neuf. Ce verset nous dit donc que Dieu crée l'humanité diverse, capable de créer du neuf. Il nous dit aussi que Dieu lui-même est la source de cette diversité féconde, et même qu'il est lui-même pluralité féconde ! C'est ce que dit, autrement, l'image beaucoup plus tardive de la Trinité : la pluralité et le mouvement de rencontre créative à l'intérieur même de Dieu.

Diversifier les images, les manières de parler de Dieu, sortir du masculin quasi exclusif, ce n'est donc pas juste pour le plaisir de complexifier, mais pour mieux dire quelque chose de Dieu.

Il y a danger anthropologique aussi à ne parler de Dieu qu'au masculin. À n'utiliser presque que des représentations masculines pour Dieu (ou que des représentations de personnes blanches), on pose insidieusement le masculin au-dessus du féminin (ou le blanc au-dessus des autres couleurs de peau). C'est pourquoi prendre le temps de réfléchir à nos représentations de Dieu est important. Il est de notre responsabilité de nous assurer tant que possible que nos manières de



Une diversité féconde

Prendre le temps de réfléchir à nos représentations de Dieu est important

parler de Dieu n'alimentent pas les systèmes de domination ni ne les justifient. Cela demande un effort : celui de modifier nos habitudes et nos automatismes.

Parler de Dieu au masculin, ce n'est pas « mal » ni « faux » en soi... pour autant que ce ne soit pas la seule manière que nous ayons d'en parler. La Bible nous montre l'exemple en utilisant une large palette d'images, parfois à quelques versets d'intervalle comme ici, où l'image du lion rugissant succède à celle de la personne qui prend soin. Qui est Dieu, et comment le nommer ? Ce sont des questions sans

fin, et c'est tant mieux : elles nous gardent en marche et en réflexion. Parler de Dieu est la tâche la plus difficile et la plus nécessaire qui soit. Il ne s'agit pas de trouver le ou les mots parfaits pour parler de Dieu, car aucun mot ne le contient. Il s'agit d'avoir conscience du caractère limité de nos mots pour dire Dieu et, en même temps, du caractère performatif de certaines de nos manières de parler et de pratiquer sur nos manières d'agir les un.es envers les autres. ●



Béatrice Cléro-Mazire
Pasteure de l'EPUdF
à l'Oratoire du Louvre

L'Église : la fabrique du langage religieux

La notion de progrès peut sembler étrange dans le domaine théologique où la tradition domine. Pourtant, les vieux mots du religieux n'ont de sens que lorsqu'ils entrent en résonance avec l'actualité de celles et ceux qui les empruntent pour dire leur foi. Et si la vocation de nos églises était de faire progresser cette langue ?

Les témoignages les plus anciens concernant le christianisme montrent à quel point la théologie et l'ecclésiologie ont été d'emblée confondues. La façon de se rassembler des premières communautés a sans doute influencé la manière de parler de Dieu et d'être fidèle à Jésus autant que l'enseignement de Jésus a influencé les pratiques et les rites des premières communautés chrétiennes. Parmi les exemples les plus parlants de ces influences mutuelles, on peut parler des sacrements de la cène et du baptême. Ces deux pratiques existaient avant Jésus et faisaient sens dans son système de pensée théologique, sans toutefois être des sacrements comme ils le deviendront, après sa mort, dans les premiers cercles d'héritiers de son enseignement.

Comme dans tout mouvement qui cherche à exister indépendamment de celui qui l'a vu naître, le langage de l'enseignement et de la proposition, qui jusque-là ouvrait de nouvelles perspectives pour penser autrement la relation à Dieu, a eu tendance à devenir un langage prescriptif et une vérité sur Dieu.

Ce langage de la règle, en même temps qu'il clarifiait les contours des nouvelles communautés et affirmait l'autorité et la légitimité des raisons de se rassembler selon de nouvelles modalités, était sans doute nécessaire pour rendre identifiable une nouvelle théologie se démarquant des anciennes qui l'avaient suscitée. Le temps aidant, le christianisme changeant de statut dans le paysage religieux dans lequel il évoluait jusqu'à devenir la religion dominante, c'est la théologie tout entière qui est devenue prescriptive. Il fallait énoncer des pensées théologiques, non pas pour explorer de nouvelles façons de vivre sa foi et réformer les pratiques qui en découlaient, mais pour légitimer l'autorité d'une Église devenue organe capable d'instituer la vie chrétienne. La bonne nouvelle d'un Dieu pour l'homme telle que Jésus l'avait sans doute comprise dans sa foi, devenait alors le vade-mecum du chrétien conforme aux lois d'un pouvoir clérical.

Aujourd'hui, dans un contexte où les pouvoirs spirituels et temporels sont séparés, où l'autorité du christianisme n'est donc plus hégémonique,

où la pratique religieuse est davantage un choix relevant de l'intime qu'un marqueur d'identité sociale, « l'Église » cherche sa propre définition.

L'Église définie comme l'ensemble des baptisés pose problème ; car ce n'est plus le baptême qui fait le chrétien ; définie comme l'ensemble des croyants fidèles à Jésus le Christ elle interroge aussi, car on peut se demander de quel Jésus nous parlons et ce qu'est devenue la figure du Christ au creuset des doctrines théologiques successives : dogme figé ou entité dynamique. Les composantes qui servaient à étiqueter un chrétien ne sont plus aussi claires : l'adhésion à un credo dans lequel figure un Dieu Père, au ciel, juge des fautes humaines et laissant un homme être sacrifié pour expier nos péchés puis le ressuscitant dans une vie éternelle, semble de plus en plus problématique aujourd'hui dans un contexte ouvert à la critique et où la conscience individuelle revendique à juste titre son droit de regard sur les idées qu'on lui propose. Chacun des éléments qui permettait l'identification de la dogmatique chrétienne est mis en débat. Le code barre du chré-



tien ne fonctionne plus. Faut-il changer les dogmes pour les rendre acceptables et imaginer des combinaisons interprétatives capables de rendre les vieux mots miscibles dans la modernité ? Une telle démagogie ne fait illusion qu'un temps et tort le cou à la vérité de textes et de dogmes dont on ne peut transformer l'anachronisme en idée contemporaine. Faut-il expurger les vieux mots inaudibles aujourd'hui pour ne garder qu'un esprit éthique vague et sans racine, reniant ainsi la richesse historique et la profondeur de champ qu'offre toute tradition ? Une part du libéralisme a cru un temps qu'il était possible de ne prendre, dans la forêt de signes qu'offrait l'héritage chrétien, que la part qui s'accordait avec le présent. Mais le résultat d'une telle facilité n'est pas la Réforme, mais une dissolution. Dans ce contexte, ce qu'on appelle « église » doit changer, et c'est heureux. De l'institution prescriptive qu'elle est devenue au fil de son institutionnalisation, l'ecclesia, l'assemblée, peut devenir la caisse de résonance de la foi de chacun. Non pas dans une démarche démagogique qui viserait à dire :

« vos idées sont les nôtres », mais dans une démarche véritablement harmonique, qui vise à entendre les bruits du monde, les cris des humains, leurs murmures, leurs espérances, pour les faire vibrer dans l'expression d'une foi impossible à résumer, à énoncer dans un credo contraint. La plupart des personnes qui entrent aujourd'hui dans nos temples confient volontiers croire en « quelque chose » ou « quelqu'un », mais avouent dans le même temps ne pas savoir comment définir ce mouvement intérieur. Quelque chose dans leur vie les appelle à un changement, à une confiance nouvelle et à une autre répartition des priorités dans leur vie, mais ces personnes n'ont pas encore trouvé leur langue pour dire leur foi. On pourrait penser qu'il leur manque un catéchisme, mais ce serait une erreur de penser que le rôle de l'église instituée est de pourvoir à un enseignement catéchétique classique, dans lequel il faudrait apprendre les vérités chrétiennes comme si elles existaient, rangées quelque part, attendant qu'on les transmette dans une tradition. Le mouvement de réforme constante dans lequel

nous sommes engagés et l'accueil des personnes dans leur diversité, amènent l'église à devenir une véritable fabrique du langage théologique, dans laquelle la matière première serait constituée des affirmations dogmatiques du christianisme, des traditions chrétiennes, mais recyclées par nos contemporains à l'aune de nouvelles façons de dire sa foi et de lire les textes de la tradition biblique. C'est cette re-composition, cette recreation du langage théologique qui permet de faire advenir véritablement une religion hospitalière à toutes et tous, sans obliger quiconque à faire entrer sa vie et la sincérité de sa foi dans une dogmatique qui ressemblerait davantage au lit de Procuste, trop court pour faire place à la richesse et à la liberté de chaque existence. La transformation d'une Église qui dit la vérité sur Dieu en une Église qui écoute la vérité de la foi de chacun est exigeante pour nos pratiques et nos éthiques. Cela nécessite de vivre l'église comme un carrefour, une halte fructueuse à l'écoute de textes mis en partage et en débat, sur le chemin de celles et ceux qui la composent, comme un instrument harmonisant la diversité des voix, sans les affadir. Et étrangement, de ce qui pourrait être une cacophonie, émerge une théologie commune, reconnue en chacun au fil des rencontres et des échanges. En vivant ensemble, en pensant ensemble, le collectif si divers trouve son centre de gravité et devient capable d'énoncer, pour aujourd'hui au moins, les mots d'une foi partagée. ●

DOSSIER

L'Évangile en mouvement



Sylvie Queval

Professeur de philosophie

Progressiste, vous avez dit « progressiste » ?

L'UPLP est née et le sigle sonne bien. Mais ce n'est pas seulement pour l'euphonie qu'un P a été ajouté en quatrième position. Cette union protestante libérale (UPL) est aussi Progressiste. Qu'est-ce que cet adjectif ajoute ? Peut-on être protestant libéral sans être progressiste ? Ou même peut-on être protestant, en France au XXI^e siècle, sans être progressiste ?

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur ce qualificatif si galvaudé.

Ce n'est pas le lieu d'en faire l'histoire, rappelons seulement qu'apparu à la fin du XIX^e siècle, il connut une mise en soupçon dans les années 70. En effet, si le progressiste veut le progrès, qui garantira que les incontestables progrès scientifiques et techniques soient porteurs d'avancées sur la voie du bonheur, de la fraternité, de l'entente entre les hommes ?

Après tout, une maladie aussi peut progresser et on dit que « l'ennemi progresse ». En soi, les mots « progrès » et « progresser » ne sont pas sous des signes positifs, ils signifient seulement « avancer vers une fin » et le progrès ne vaut que ce que vaut sa fin.

Pourtant, et malgré l'ambivalence sémantique, le progressisme connaît aujourd'hui un nouveau succès et le terme est

revendiqué par beaucoup. Cela ne contribue évidemment pas à le clarifier. La moindre prudence est donc de préciser en quel sens on se dit « progressiste » et ce que peut signifier « progressiste » accolé à « protestantisme libéral » ?

Un premier sens, minimal, fera entendre « progressiste » comme « non statique ». Le protestantisme libéral se veut réflexion jamais achevée, recherche toujours en cours, affirmation d'une foi jamais enfermée dans un dogme mais toujours ouverte à l'examen critique. Ce premier sens du qualificatif « progressiste » n'est, en quelque sorte, qu'une reprise du vieil adage « ecclesia semper reformanda ». La réforme est encore et toujours à faire.

Un second sens, complémentaire au premier, peut aussi

être entendu ; « progressiste » sera alors compris comme « attaché à l'action, à la pratique ».

Le progrès auquel aspire le protestant progressiste est, avant tout, d'ordre politique et social. En cela, le progressiste du XXI^e siècle est l'héritier de ses ancêtres du XIX^e qui voulaient faire bénéficier tous les humains des progrès scientifiques et techniques ; ils étaient universalistes.

Mais bien avant le XIX^e siècle, c'est à Jésus de Nazareth qu'il faut faire remonter ce double progressisme.

Qui plus que lui, refusa l'enfermement dans une religion rigide et réglementée ?

Qui refusa la Loi et ses règles de pureté au nom de l'amour du prochain ?

Réformer le judaïsme était bien son projet.

Et qui dîna avec les prostituées, les collecteurs d'impôts



© Pixabay

Escalier historique

et autres personnes jugées inféquentables ?

Qui se moqua des frontières et aima la Syro-Phénicienne comme la Samaritaine ?

Promouvoir un humanisme respectueux de tous était bien aussi son projet.

Aussi bien c'est un christianisme attentif au message de son christ qui se revendique « progressiste », un christianisme capable de se mettre en question et soucieux de la mise en pratique de sa foi.

Jésus ne demandait pas seulement qu'on écoute ses paroles mais aussi qu'on les mette en pratique (Mt 7, 24).

L'UPLP est donc née, son sigle ne sonne pas seulement bien, il est un programme, celui d'un protestantisme engagé dans le monde qui se veut réflexif, critique et militant. Un protestantisme qui accorde au souci de ceux qui ont faim et soif, qui sont étrangers, nus, malades ou en prison (MT 25, 34 sqq) une même importance qu'à l'approfondissement de l'exégèse et la découverte des nouvelles pistes théologiques. ●

COUP D'ŒIL CHEZ NOS VOISINS

Notre protestantisme libéral n'a pas le monopole du progressisme. Il est notable que des mouvements et tendances se déclarant « progressistes » existent au sein des trois monothéismes qui animent notre monde contemporain et s'y démarquent tantôt de la voie intégriste, tantôt du conservatisme.

Le mouvement pour un islam spirituel et progressiste, *Voix d'un islam éclairé* (V.I.E.), a vu le jour en 2018.

On peut lire sur son site : « Nous ne considérons pas le Coran comme un texte clos ou un code légal figé, il nous incite au contraire à le revivifier par de nouvelles lectures et à poursuivre un progrès au-delà de la lettre vers toujours plus d'égalité, de justice et de paix » (<https://www.voix-islam-eclaire.fr/>).

Comme en écho, on peut lire sur le site de la communauté juive libérale (CJL) de Paris : « Pour le judaïsme libéral, les êtres humains tout en s'appuyant sur la compréhension des générations précédentes, progressent dans leur compréhension de la parole divine à chaque siècle. C'est pour cette raison que le mouvement libéral mondial s'appelle *World Union for Progressive Judaism*. » (<https://www.cjl-paris.org/presentation-du-judaisme-liberal/>)

Des deux côtés s'affirme la même volonté d'être en prise avec le présent et d'en adopter les valeurs humanistes. Des deux côtés « progressisme » signifie « en mouvement ». « L'harmonie entre la sagesse du passé et les réalités du temps présent » que recherche le Judaïsme libéral (ibid.) est la visée même de tous les mouvements religieux progressistes.

Cela veut dire que le progrès de ces progressistes vise l'ajustement à une réalité elle-même mouvante, il ne s'agit donc pas d'un terme absolu et, donc, utopique.



Gilles Bourquin

Pasteur réformé de
Rondchâtel et journaliste

Croire librement en un siècle en mal de liberté

Notre journal, qui affirme les valeurs de la foi libérale, naît à contre-courant des mentalités politiques, éthiques et religieuses actuelles. Le populisme, le moralisme et le fondamentalisme fleurissent un peu partout. Repenser la liberté en contexte de crise, tel est l'objet de cet article et de notre journal.

A quoi me sert-il de vivre libre, si je ne sais pas comment vivre ?

À quoi me sert-il de penser librement, si je ne sais pas comment penser ?

Et à quoi me sert-il d'être une ou un « Libre croyant-e », selon le titre de notre journal, si je ne sais que croire ?

On le voit, la liberté crée un espace vide en lequel il est possible de se développer, mais elle génère aussi de l'anxiété, lorsqu'un individu ou une société ne parviennent pas à réguler les pertes de repères, les confusions et les contradictions, que génère inévitablement la liberté.

Cette face sombre de la liberté explique en partie le glissement, à partir de la prééminence de cette valeur, érigée en objectif culturel majeur dans la seconde moitié du XX^e siècle, vers l'esprit du XXI^e siècle, plus critique envers le « devoir d'être libre ».

Résister aux totalitarismes

La crise de la liberté se manifeste tout d'abord sur le plan politique. Lorsque des personnes vivent des situations précaires, en proie au chaos,

par la guerre, le manque d'hygiène, d'eau potable et de nourriture, l'instabilité politique, la peur d'être envahi, le racisme, la corruption, la première valeur à laquelle elles aspirent n'est pas toujours la liberté, mais plutôt l'ordre social, la sécurité de l'emploi, le contrôle par un État fort. Ce constat explique pourquoi des systèmes politiques nationalistes, autoritaires et liberticides parviennent à s'imposer durablement en divers lieux, l'Europe n'étant pas épargnée. Face à ce durcissement idéologique, la foi libérale entend réaffirmer la nécessité de la liberté sur tous les plans, en commençant par celui de la religion, dont l'influence sur les autres aspects de la vie est considérable. La foi d'un-e libre croyant-e n'est pas professée sous la contrainte ou la menace, elle n'est pas héritée comme un bagage culturel qui va de soi, ou si elle est héritée, elle doit être repensée et validée par le-la croyant-e en personne. En particulier, si la foi chrétienne s'inspire de la Bible (comment pourrait-il en être autrement ?), elle ne doit pas lui être asservie, mais s'en inspirer avec réflexion.

Évaluer l'écologie autoritaire

L'écologie est un des domaines qui marquent le mieux ce renversement des valeurs. Contrairement à l'individu du XX^e siècle, appelé par l'existentialisme à réaliser sa liberté, celui du XXI^e siècle est appelé, de façon insistante, à restreindre ses libertés individuelles afin de respecter les exigences du bien commun, des écosystèmes et de la planète. L'écologie profonde conteste à l'espèce humaine la possession d'un degré de liberté supérieur à celui des autres êtres vivants, qui lui conférerait des droits plus étendus dans l'exploitation des ressources naturelles. L'existence de droits de la nature conduit les écologistes à vouloir intégrer dans les structures démocratiques des mécanismes assurant le respect de ces droits, que la nature ne peut pas elle-même revendiquer. Il s'agit, en d'autres termes, de limiter les libertés démocratiques en soumettant préalablement le système politique à des contraintes liées aux droits des animaux et du milieu naturel.

La théologie libérale est directement concernée par ces mutations culturelles. Elle a peut-être, par le passé, embrassé un peu trop unilatéralement les valeurs de l'humanisme, qui considéraient l'humanité en dehors de la nature, voire en contradiction avec elle. La foi libérale, pour laquelle nous militons, ne prêche pas une liberté tous azimuts, qui conférerait à chacun-e le droit de croire « n'importe comment », en fonction de préférences personnelles indiscutables. Nous professons une liberté responsable, les individus assumant eux-mêmes leurs convictions, dans une saine confrontation d'idées, afin de s'instruire mutuellement et de dégager des voies salutaires par l'échange d'opinions.

La pensée libérale souligne que la liberté n'est pas un luxe réservé aux nantis. Partout dans le monde, les pays libres représentent une critique permanente envers toutes les dictatures et les autres intégrismes idéologiques et religieux. Nous affirmons qu'en

tous domaines, l'humanité de l'homme s'améliore lorsque les droits de libre pensée et de libre expression sont reconnus, la liberté n'étant jamais un bien acquis une fois pour toutes.

Penser les paradoxes du genre

Dans le domaine des questions de genre et de sexualité, par exemple, la notion de liberté s'avère particulièrement complexe. La revendication très radicale d'une liberté d'autodéfinir son genre, au-delà du système binaire des figures mâle et femelle, avec selon la pensée queer, l'existence d'autant de genres qu'il y a d'individus, ne se laisse plus aisément comparer à ce que fut la libération sexuelle dans le sillage de mai 1968. Plusieurs paramètres en matière de perception des comportements genrés ont évolué au point que certains gestes perçus il y a quelques décennies comme des expériences de libération sexuelle, sont suspectés aujourd'hui de cacher des formes d'exploitation. Ces

questions me semblent mériter la plus grande attention de la part de la théologie libérale, car elles appellent à de profondes réinterprétations des valeurs judéo-chrétiennes traditionnelles.

Devenir un-e libre croyant-e n'est donc pas une entreprise dénuée de difficultés paradoxales, notamment lorsqu'il s'agit de confronter le donné biblique aux mentalités actuelles. Pour cette raison, le protestantisme libéral accorde une importance particulière à la connaissance de l'histoire de la théologie, qui seule permet de mettre en perspective les enjeux des discours chrétiens de notre époque. Il n'y a pas, selon les théologiens libéraux que nous sommes, une seule manière juste de faire de la théologie, mais plutôt une orchestration de théologies appliquées à divers contextes culturels. Être libre croyant-e, c'est accepter de ne pas copier la foi des autres par paresse ou soumission, afin de forger ses propres convictions par l'examen de l'histoire et de son expérience personnelle. ●



La pertinence du pluralisme

S'il y a une valeur à laquelle le protestantisme ne peut que souscrire, c'est bien celle de la pluralité.

Cet échange de lettres entre deux grands penseurs du protestantisme libéral est la démonstration de la pertinence du pluralisme. Wagner et Buisson, chacun avec sa différence, ses compréhensions du divin et de la religion, parfois très éloignées, offrent, dans cette réédition de leurs échanges de lettres, une occasion au lecteur d'entrer lui-même en dialogue sur sa propre foi. Un ouvrage incontournable qu'il faut avoir dans son bagage libéral.

• <https://vandieren.com/catalogue/libre-pensee-et-protestantisme-liberal/>



Thalès Dutra Auraújo
Pasteur proposant de
l'EPUDF à Toulouse

Profanons la croyance !

Profaner la croyance ! Termes qui semblent opposés et même contradictoires, pourtant l'auteur nous invite ici à nous replacer face à nos propres croyances et à découvrir leurs forces de progrès et de mouvement. Une authentique croyance libérée des antiques croyances. La liberté face au dogmatisme pour faire des libres-croyants-tes.



La devise "Ordre et Progrès" sur le drapeau du Brésil

Dans le drapeau du Brésil, mon pays d'origine, est arborée la devise « Ordre et Progrès ». Inspirée des idéaux positivistes, notamment propagés par le philosophe Auguste Comte, cette maxime renferme un paradoxe intrinsèque. En effet, le concept de progrès s'avère souvent difficile à réaliser au sein d'un système entièrement ordonné. En physique, le principe d'entropie dialogue avec ce paradoxe de manière concise : L'univers tend vers un accroissement du désordre. Pourtant,

c'est dans ce flux chaotique qu'émerge une complexification subtile, une organisation qui se manifeste dans les tourbillons du chaos, guidant le développement et l'évolution des êtres. Cette évolution ne trouve pas sa place dans un système rigide et figé, mais justement dans un état de désordre et de chaos propice à l'émergence de l'organisation. Ainsi, le chaos peut paradoxalement favoriser l'émergence de formes d'organisation, de progrès et d'évolution. Il est donc nécessaire de déconstruire pour construire, de

déliier pour pouvoir lier. Dans cette formule empruntée à Olivier Abel, il est question d'évolution et de progrès, d'un désordre qui permet l'organisation. Le sociologue Edgar Morin résume bien cette perspective à travers ce qu'il appelle *la pensée complexe* : « dans un univers d'ordre pur, il n'y aurait innovation, création, évolution »¹. Ainsi, tout en reconnaissant que le désordre absolu n'est pas l'idéal, il s'agit également de reformer, de refaire et de réconcilier notre pensée et nos interactions avec nos

prochains et au sein de nos communautés. Or, les plus théologiquement orthodoxes sont incisifs : on ne touche pas le sacré, on ne touche pas l'ordre établi. Contrairement aux idées d'une grande partie des réformateurs et des théologiens qui s'appuyaient sur le célèbre énoncé « *ecclesia reformata semper reformanda* » et militaient pour une culture d'église ouverte au progrès, l'orthodoxie enferme la croyance dans des dogmes maintes fois considérés comme sacrés et intouchables. Après tout, comment s'en sortir et vivre la spiritualité et notre culture protestante de manière plurielle et tissée avec notre monde ?

Être un-e libre-croyant-e

Le progrès et la liberté ne sont pas possibles dans un environnement dogmatique rigide, ordonné et figé. Aucune évolution n'est possible dans un système despotique et totalitaire, aucune évolution n'est possible dans un environnement qui refuse d'être questionné et révisé. Mais, d'abord, distinguons la sacralité de la sainteté. Si d'un côté la sainteté est un vecteur de vie qui implique un processus comportemental et spirituel en constante évolution pour servir à une mission ou à un propos supérieur, la sacralité ne permet pas de mouvement. Le sacré est intouchable. Si la sainteté signifie plutôt une vocation, ce n'est pas pareil pour la sacralité. Le sacré est divin et immuable.

Être un-e libre-croyant-e pré-suppose donc une désacralisation de la croyance. C'est-à-dire, avoir la conscience que

la croyance n'est pas Dieu, que la croyance n'est pas divine, mais plutôt humaine et partie essentielle d'un cheminement individuel. Être un-e libre-croyant-e nous permet de rencontrer l'autre et l'altérité de l'univers, nous permet, comme Job, de s'abstenir des explications trop rationnelles sur Dieu et d'accepter que le divin dépasse notre raison.

Se libérer des convictions

Un aspect fondamental de la liberté de croyance est donc justement la capacité de se libérer des convictions sans pour autant les effacer. Cette démarche exige, certes, une certaine flexibilité intellectuelle et une ouverture d'esprit permettant de remettre en question ses propres croyances et de reconnaître la relativité de toute affirmation dogmatique, de reconnaître les dogmes et la tradition comme des produits d'individus qui ont essayé d'interpréter et de rendre compte de leur relation avec Dieu. En ce sens, la croyance elle-même ne constitue pas l'objet ultime de la foi, mais plutôt le point de départ d'une quête spirituelle constante, caractérisée par la relation avec une transcendance qui dépasse la raison humaine et toute sorte de certitude.

Témoigner librement

L'exercice de la liberté de croyance implique également la liberté de témoigner de sa foi sans contrainte ni coercition. Cependant, le témoignage authentique repose sur une expérience personnelle et une réflexion théologique libre de toute pression dogmatique. Il s'agit d'une

invitation à partager sa foi de manière sincère et ouverte, sans l'imposer, en reconnaissant la diversité des chemins spirituels et en respectant la liberté de conscience de chacun. Désacraliser la croyance signifie aussi pouvoir la déplacer sans vouloir la dépasser, signifie pouvoir l'assumer et s'en libérer librement, signifie pouvoir en parler sans tabou et servir aussi comme « un autre » dans un dialogue, servir comme une identité narrative existante unique dans une relation avec le monde.

Alors, profanons notre croyance ! Profaner la croyance ne veut pas dire que nous la blasphémons ou manquons de respect envers les traditions religieuses, mais cela libère la foi de ses entraves institutionnelles et dogmatiques. À l'instar de la réflexion de Jacques Ellul sur la profanation de l'argent, où il propose de lui enlever son caractère divin et son emprise sur nous, nous pouvons appliquer ce principe aussi à la croyance. En effet, profaner la croyance revient à lui enlever son caractère divin et son pouvoir oppressant sur les consciences, la rendant ainsi accessible, ouverte et au service du bien commun. Ainsi, la profanation de la croyance invite les croyants eux-mêmes à embrasser une foi authentique, libérée des carcans du passé et résolument tournée vers l'avenir, vers le progrès, vers l'amour, vers l'humble reconnaissance qu'il existe une vérité qui nous dépasse. ●

¹ - Edgar MORIN, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 118.

Toutes les églises ne sont pas sombres et froides



Il y a deux ans à peine, ma vision du christianisme se résumait à quelques souvenirs d'enfance, un peu d'histoire que l'école m'avait enseignée, et tout ce que je pouvais en entendre et en lire dans les médias généralistes.

Entre la fâcheuse tendance des journalistes à passer le micro aux personnes les plus clivantes et virulentes, et le fait qu'une trentaine d'années sont capables de transformer dans la mémoire une petite église de village en repère sombre et froid où rebondissent les condamnations aux enfers, je maintenaïs avec la foi une distance de sécurité. C'était au mieux un conte de fées avec son lot de malédictions dont il était certain que j'écoperais, au pire un véritable danger condamnant bien des aspects de ma vie. Et puis moi, je suis curieuse, j'ai toujours plein de questions, et les questions « ça ne se faisait pas », alors c'était sûr et certain : Dieu et moi, ça ne « matcherait » jamais. On devrait toujours se méfier de nos certitudes...

Une rencontre a bouleversé ma vie et tout ce que je croyais savoir.

Cet homme mis sur ma route par le hasard m'a fait écouter une interview d'un pasteur libéral. À travers les paroles de ce pasteur, j'ai découvert une autre conception de Dieu, une foi chrétienne ouverte qui n'était pas bâtie sur un socle de culpabilisation et de dogmes comme autant de chaînes, mais qui traçait la voie

d'une incroyable libération, celle d'une miséricorde offerte sans condition, d'une grâce nous élevant pour imaginer plus fort, rêver plus fort, aimer plus fort. Chacune de ses interventions mettait des mots sur ce qui bruissait en moi depuis toujours.

Encore aujourd'hui, je serais incapable de décrire avec une absolue exactitude l'ébranlement qui fut le mien à ce moment. Il m'est, je crois, impossible d'être plus précise que ça : je ne l'ai pas écouté, je l'ai entendu, alors, hésitante, j'ai abordé de la pointe du pied l'écume de la foi. Et contre toute attente, contre tous mes préjugés passés, je ne me suis pas noyée dans la tourbe menaçante des « fais ceci, ne fais pas ça, rachète-toi, gagne ton ciel, tu n'as que ce que tu mérites ! ». Bien au contraire, de cultes en lectures, de discussions en engagements, je suis née à moi-même. J'ai appris avec ravissement que j'avais le droit de lire les Écritures, de penser avec elles et même contre elles, de me nourrir de livres pour bâtir ma propre théologie, de rire pendant une prédication, et de poser des questions, des centaines de questions...

Depuis ce premier culte auquel j'ai assisté, ce moment où j'ai ressenti avec une absolue certitude que Dieu demeurerait en moi, je vis cette promesse qui a traversé les siècles, celle d'un appel, d'une présence, de l'incarnation de ces Paroles

dans chaque acte de grâce, chaque geste de tendresse, chaque main tendue, chaque miette d'espérance, dans ce pari sur l'avenir que je fais sans aucune garantie, mais avec une confiance nouvelle, incandescente. Parce que j'ai trouvé dans la Bible tout autre chose que les vociférations violentes et les accusations terribles dont j'avais maintes fois été témoin dans le passé : j'y ai découvert la sublime poésie d'un Dieu d'amour.

J'ai peu à peu appréhendé une autre manière de vivre la foi qui m'a cueillie : ni tonnerre, ni tempête, mais un souffle doux et subtil qui m'accompagne depuis lors, un chemin faisant la part belle aux interrogations, n'écartant pas la raison des Écritures, et me laissant chaque jour au cœur, non ce sentiment d'être illégitime et malvenue que j'ai longtemps éprouvé à l'évocation du christianisme, mais la sensation d'être à ma place, d'être aimée, et d'avoir reçu le cadeau extraordinaire de l'Évangile.

Un cadeau que je n'en finirai jamais de débiller, raison pour laquelle sans doute j'entreprends des études de théologie protestante dès la rentrée : c'est qu'il me reste encore tant de questions, et encore tant d'envies !

Un cadeau que j'ai envie de transmettre aussi.

D'offrir à quelqu'un pour qui les petites églises de village sont encore sombres et froides. ●

Gaëlle Lecompte

Au commencement...

À partir de l'œuvre d'Aaron Douglas (1899-1979), la création (1935).



Laurence Flachon
Pasteure de l'Église protestante unie de Belgique

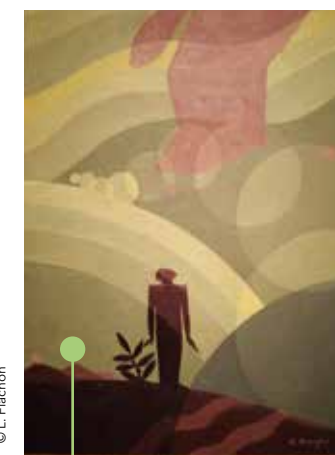
Aaron Douglas est un artiste afro-américain moderniste qui, de manière pionnière, a très souvent abordé dans son travail les problèmes sociaux liés à la ségrégation aux États-Unis. Figure importante du mouvement de renaissance de Harlem, son tableau est marqué par des références à l'Égypte - les pyramides et la silhouette plate aux angles prononcés - dont l'esthétique était en vogue dans l'entre-deux-guerres.

L'artiste offre dans cette œuvre une vision dynamique et originale de la création.

Le geste créateur de Dieu est figuré par cette main immense qui dispense ses bienfaits tout en se tendant vers l'être humain qui, comme la plante, est tourné vers elle. L'atmosphère ondule, la création tourbillonne, s'élève et roule... l'artiste parvient à « montrer » le dynamisme créateur de Dieu dans cette composition qui semble se mouvoir sous nos yeux. Dieu ne cesse de créer « car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Actes 17,28).

Sommes-nous au soir du 6^e jour ? Sans doute, puisque l'être humain est créé. L'artiste épure et récapitule : une plante pour figurer l'ensemble du végétal et « le adam » - utilisé dans les quatre premiers chapitres de la Genèse comme un nom commun pour figurer l'être humain primordial. Ce n'est qu'à partir du chapitre cinq qu'il évoque le prénom d'une personne distincte. Adam vient du terme « adamah » qui signifie terre.

La Genèse évoque la création de l'humain à partir de la Parole de Dieu, de la terre et du Souffle. Ce même Souffle qui, au jour de la Pentecôte, fit éclater les barrières entre les humains rassemblés et leur fit prendre conscience que la foi est un langage universel.



© L. Flachon

Et pourquoi l'art ne le serait-il pas également ? Le mouvement de renaissance de Harlem, mouvement foisonnant tant sur le plan littéraire, musical

que pictural voyait en l'art une manière de surmonter le fossé entre les Afro-Américains et les Américains blancs.

Tous, nous sommes des « terreux » que le Souffle a tissés. Cet humain a les pieds solidement ancrés dans la terre dont il semble, tel la plante, surgir. Solidarité du créé.

Comme déjà traversé par le signe de l'alliance, - l'arc-en-ciel -, l'humain est littéralement fait d'ombres et de lumière : en lui s'instille la lumière de sa Parole. Son attitude est faite d'attente et d'ouverture, ses mains sont prêtes à recevoir : il vient de la terre mais il est tourné vers le ciel ; en lui a lieu la rencontre.

Au verset 4 du psaume 32, la main de Dieu pèse sur l'homme, nuit et jour. Est-ce un sentiment d'oppression face à un dieu auquel on ne peut rien cacher ? Peut-être.

Mais ce qui pèse, ce qui est lourd est ce qui a de l'importance. En hébreu, le mot « gloire » (kabôd) signifie « être lourd ». Alors n'est-ce pas plutôt une main qui s'offre, comme celle figurée dans l'œuvre de Douglas, pour que le silence dans lequel s'enferme l'orant puisse être rompu ? Une main qui accompagne, comme posée sur une épaule pour guider vers l'expression des mots qui libèrent ? ●



Cyrille Payot
Pasteur de l'EPUDF
du Cognaçais

Un monde en di-solution ? Cherchez l'erreur !

L'intelligence artificielle (IA) viendra-t-elle à bout de nos recherches de solutions pour notre monde ?

L'IA soulève un mystère que l'intelligence humaine a construit de ses mains : certaines bâtisses ancestrales censées s'écrouler - la machine affiche « erreur » -, tiennent encore debout ! N'en est-il pas ainsi à l'échelle de notre monde : « erreur » s'affiche partout... le monde va mal. Pourtant, il tient encore debout... il ne va donc peut-être pas si mal ?

Qu'est-ce qui le fait encore tenir ? La peur de la mort qui empêche d'appuyer sur le bouton nucléaire ?

Cette même peur qui, selon des études sur le cerveau humain¹, fait monter les partis extrêmes, le repli identitaire ?

L'incendie prenant de court l'IA et ravageant la cathédrale Notre-Dame de Paris aura servi d'alerte : la sensation de vivre un effondrement intérieur dans un monde que l'on ne maîtrise plus, a mobilisé le monde debout... à l'heure où les pierres sont remplacées par le virtuel, les dons affluent pour réparer les symboles

éternels tout en continuant à construire du provisoire à bon marché ; nous gérons l'urgence avec l'exigence de résultats immédiats tout en restant fascinés par les bâtisseurs de cathédrale qui mouraient avant l'œuvre collective achevée. Cherchez l'erreur !

En plusieurs coins du monde, notre intelligence humaine affiche « erreur ». L'Europe cherche son autonomie, et bien qu'elle haïsse la domination américaine, elle la préfère encore à une domination russe ou chinoise... une puissance qui affiche pourtant « erreur », récemment entre les mains d'un senior perdant ses facultés - Joe Biden-, face à un futur ancien président - Donald Trump-, dont certains considèrent qu'il sera paradoxalement le seul à pouvoir amadouer les dictateurs en puissance... Cherchez l'erreur !

La Russie élargit son empire à mesure des sanctions occidentales... Cherchez l'erreur ! L'extrême droite israé-

lienne semble cyniquement jouir d'une riposte violente à l'encontre des Palestiniens, victimes ou bourreaux d'une jeunesse israélienne progressiste faisant la fête ? Cherchez l'erreur !

La jeunesse viendra-t-elle à notre secours ? Une jeunesse aux convictions fortes, dont la violence augmente, paraît-il, en même temps que l'appauvrissement de la langue, avec la difficulté à mettre des mots sur les émotions. C'est pourtant elle, cette jeunesse sensible aux minorités et aux injustices qui reste la plus solidaire du wokisme qui doit son inspiration à l'Évangile, mouvement né d'un protestantisme puritain² et devenu une forme de puritanisme sans Dieu³ mais exigeant place faite aux minorités ?

Faut-il alors s'étonner qu'en cette période où « le pessimisme se vend bien »⁴, notre époque « aime l'étourdissement et le divertissement, ces pratiques qui nous arrachent à l'ennui ou l'affliction sans ap-

procher la joie ? »⁵

Sans céder à la tyrannie du bonheur, la situation nous oblige peut-être à avancer avec nos « erreurs », à apprendre à renouer le dialogue avec un monde en di-solution, l'autre part du monde qui m'est différent, voire différent. « Allons vers l'autre bord » dit Jésus...⁶ un autre bord encore inexploré nous

attend... En process ! et non en procession linéaire aux fondations stables. Dans la Bible, à l'autre bord de la Genèse se trouve l'Apocalypse avec un plan architectural qui affiche « erreur » sur le monde mais plein d'espérance, dont l'unité de mesure est le roseau⁷ (!), symbole du peuple hébreu en exil (« la mer de roseau ») mais libéré de ses faux dieux.

Quand la tempête arrive, que le monde affiche « erreur », n'oublions pas que « le roseau se courbe mais ne se rompt pas » ! Cherchez l'erreur... ●

5 - Éric-Emmanuel Schmitt in *Quand je pense que Beethoven est mort alors que tant de crétins vivent.*

6 - Marc 4,35

7 - Apocalypse 11,1 ss

D'où vient cette idée ?

Le protestantisme libéral, un protestantisme en mouvement

Il serait anachronique de parler de protestantisme libéral au moment de la Réforme. Et si avec Luther il y a un vent de libéralisme dans le monde chrétien, le protestantisme libéral, lui, n'est pas encore d'actualité.

De manière un peu provocatrice, Ferdinand Buisson place le début du protestantisme libéral dans un acte bien précis. Il écrit : « Savez-vous de quel jour date la séparation du protestantisme orthodoxe et du protestantisme libéral ? Ils se séparent au pied du bûcher de Michel Servet ».

Cet acte reste bien sûr tout à fait symbolique et si l'on veut véritablement voir la naissance d'un protestantisme libéral, il faut regarder vers la naissance de la théologie moderne dans la pensée de Friedrich Schleiermacher. C'est à lui qu'on doit l'ouverture de la théologie, notamment à l'étude historico-critique des textes bibliques.

Pensée diffusée en France grâce à Samuel Vincent à qui l'on doit cette formule qui reste comme une devise du protestantisme libéral : « Le fond du protestantisme, c'est l'Évangile ; sa forme, c'est la liberté d'examen ».

Pour reprendre cette distinction fondamentale au sein du protestantisme et qui expliquerait l'origine de la pensée libérale, nous pouvons reprendre encore Ferdinand Buisson qui présente une double compréhension de la Réforme : « Il y avait deux protestantismes possibles, à ne parler que de l'esprit général, de la méthode inspiratrice ; et l'histoire, en effet, nous en montre deux, se développant parallèlement et sans cesse aux prises l'un avec l'autre. L'un prend la Réforme comme point de départ d'un mouvement qui doit se continuer, l'autre comme point d'arrêt d'un trajet qu'il a fallu faire,

mais qu'il ne faut pas dépasser. Le protestantisme qui marche cause un souci constant au protestantisme qui ne bouge plus, c'est-à-dire qui recule ». Athanase Cocquerel dira au synode de 1872 : « On dira de nous au synode du siècle prochain : Que de choses ces libéraux croyaient encore, en comparaison de ceux d'aujourd'hui ! ».

Nous retrouvons ici la marque, une fois de plus, de ce mouvement qui est propre au protestantisme libéral.

Peut-être que le libéralisme théologique, c'est tout simplement un Évangile en mouvement qui met les consciences en mouvement et qui met le protestantisme en mouvement. ●

Christophe Cousinié

1 - Sébastien Bohler in *Où est le sens ?*

2 - Mouvement dont l'origine remonte au 18^e s., né aux États-Unis parmi les esclaves noirs : « Stay Woke » en anglais (« restez éveillé »!) est un terme directement inspiré de l'Évangile.

3 - Joseph Bottum pose ainsi la question : si Dieu est écarté de nos luttes, qui pourra nous conduire à la réconciliation, au dialogue, voire au pardon ?

4 - Expression d'Olivier Mongin

La cène et la parabole du grand souper

De l'autel à la table, quelle signification donner à un geste liturgique qui puise son origine sacramentelle dans un acte aussi profane que le repas quotidien ?

Plus j'y pense, plus je me demande si l'on a suffisamment pris conscience, parmi les protestants réformés, de ce qu'avait de novateur l'attitude d'Huldrych Zwingli (1484-1531) lorsqu'il a célébré la première sainte cène d'une tournure qu'il voulait évangélique. Dans les thèses qu'il soutint en 1523 lors de la dispute qui, à Zurich, marqua le début de la Réforme proprement réformée, il n'hésita pas à affirmer, contrairement à la doctrine reçue, que « la messe n'est pas un sacrifice, mais une remémoration du sens et de la certitude de la rédemption que Christ nous a attestée » (thèse 18). Mais comment passer d'un déroulement liturgique expressément sacrificiel comme l'était celui de toute la tradition médiévale occidentale, à une célébration de caractère délibérément mémoriel ? En vocabulaire théâtral, quelle scénographie mettre en place pour rendre intelligible à tout un chacun ce passage du sacrificiel au mémoriel ?

Tandis que Luther, dans sa « messe allemande » de 1526, continuait à s'inspirer de la messe médiévale et maintenait l'usage d'un autel, donc aussi une nuance sacrificielle, Zwingli attendit le Jeudi saint 1525 pour inviter les fidèles

à participer à une sainte cène dont le déroulement soit en accord avec les thèses de 1523. L'intérieur du sanctuaire avait été débarrassé de toutes les statues et autres images de saints qui s'y trouvaient et le maître autel avait été délibérément supprimé. Une simple table de bois, semblable à celles de tout intérieur relativement modeste, avait été dressée devant les fidèles assis sur leurs bancs. Sur la table, pour le pain et le vin, des assiettes et des gobelets de bois d'usage quotidien, comme dans les familles les plus modestes.

Quand vint, dans le déroulement du culte, le moment proprement dit de la communion, le pasteur de service (*der Hirt*, le berger) lut tout simplement, sans aucun geste de consécration, l'un des récits néotestamentaires relatant le dernier repas de Jésus avec ses disciples. Et ce sont des servants (*Diener*) sans aucune connotation sacerdotale qui firent passer les assiettes de pain et les gobelets de vin dans les rangs des fidèles. Le rituel, si l'on tient à ce terme, se trouvait ainsi délesté du caractère sacrificiel de l'ancienne messe romaine. Il devenait le symbole mémoriel de notre communion avec le Christ ressuscité - celui du repas d'Emmaüs (cf. Luc 24, 13-32).



Bernard Reymond
Théologien, pasteur

Zwingli n'avait pas à se demander qui peut ou non avoir accès à la sainte cène, et il ne l'a pas fait : à l'époque, il n'y avait dans le temple que des gens connus - des « paroissiens ». Notre contexte est différent, mais nous pouvons imaginer que, dans cette autre situation d'une société très diversifiée, surtout en contexte urbain, avec des assistances au culte formées de personnes connues et inconnues, il aurait continué à s'inspirer du Nouveau Testament et, en l'occurrence, de la parabole du grand souper (Matthieu 22, 1-14 // Luc 14, 15-24) et de l'invitation à « aller par les places et les rues de la ville, et amener les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux ».

Autant dire que, dans nos cultes, au moment de partager le pain et le vin de la cène, l'invitation à y participer doit s'adresser à toutes les personnes présentes, « quelle que soit leur appartenance ou leur non appartenance » comme prévoient de le dire certains formulaires liturgiques. Certains ne sont par exemple pas baptisés ? Jusqu'à plus ample informé, probablement plusieurs des participants au dernier repas de Jésus ne l'étaient pas non plus, même si Zwingli n'y a peut-être pas pensé. ●

HOSPITALITÉ UNIVERSELLE

« L'eau est le moyen le plus simple de la grâce ».
« L'acte de boire et de manger constitue par lui-même un acte religieux ».
Feuerbach L., *L'essence du christianisme*.

Imaginez cette scène : toutes et tous en cercle autour du temple, nous communions ensemble. C'est le soir qui précède la marche des fiertés, et cette fois, comme les autres années, des associations particulièrement actives auprès des publics LGBTQI+ ont participé à l'organisation. Comme l'année précédente, la veille se veut inter-religieuse, nous commençons à nous connaître et des liens de confiance facilitent la cohésion de l'assemblée. Mais cette année, des associations non-confessionnelles ont fait le choix de venir aussi, parfois après des années passées à penser que religion et militantisme LGBTQI+ sont antinomiques. Dans le cercle de communion ce soir-là, nous sommes pourtant toutes et tous rassemblé-e-s. Mais autour de quel centre ? « Ceci n'est pas une Sainte Cène », pourrait-on dire d'abord, pour éviter toute ambiguïté ; mais ceci est bien surréaliste au sens où nous sommes en train d'accueillir les réalités de chacun par un geste dont la portée dépasse réellement et symboliquement toutes les coupures qui existent entre les convictions de celles et ceux qui sont nos hôtes ce soir-là.

Pour que nous nous retrouvions ensemble dans une telle équidistance d'un centre commun, il a fallu sortir du cadre habituel. Dans les veillées inter-religieuses, et parfois même œcuméniques, la facilité est souvent de ne pas organiser de rite

de communion pour que personne ne se sente exclu. La cène reste en effet, pour beaucoup, le « sacrement de l'exclusion », comme le disait très justement André Gounelle. En remettant en question la pratique habituelle du plus petit dénominateur commun, il est possible de trouver d'autres points de rencontre. C'est le défi que nous avons relevé en inventant un nouveau rite de communion universelle. Bien sûr, le modèle de la Cène fut précieux, mais il fallut s'en émanciper pour chercher ce qui pouvait faire sens pour un musulman, une juive, un athée ou une agnostique. Le pain et le vin, le corps et le sang du Christ, semblaient hors sujet tant leur charge symbolique pesait sur l'histoire des religions et sur la conscience collective. Alors, il fallut trouver un autre symbole, véritablement universel et dont la portée anthropologique fût assez large pour être réellement inclusive. C'est donc un verre d'eau qui fut proposé à chaque personne présente dans ce cercle humain. L'eau, bien ô combien précieux, parfois rare et toujours symbole de vie, tant chaque être humain en a besoin.

Dans les années qui viennent, cette denrée sera un enjeu de pouvoir pour nos sociétés humaines, la lutte pour l'accès à l'eau a déjà commencé pour beaucoup sur la planète bleue, mais ce soir-là, dans ce temple, ce petit verre d'eau fut le symbole de la paix et de l'hospitalité entre les humains.



Et, que l'on ait été croyant ou non dans ce cercle, c'est un peu de divin qui nous a rassemblé-e-s. Grâce à cette rencontre, et parce qu'il ne suffisait pas de faire comme on avait toujours fait, il aura fallu inventer des paroles rituelles nouvelles, réinvestir des gestes anciens, sauter le pas de faire autrement sans craindre l'hérésie, juste en écoutant les aspirations spirituelles contemporaines, loin des codes ancestraux et en même temps si près de l'esprit qui anime notre foi. Repousser les limites de nos traditions n'est pas seulement une nécessité pour accueillir au mieux celles et ceux qui nous rejoignent dans des événements atypiques : c'est aussi un devoir pour rendre cohérents nos idées et nos actes.

Comment faire, jusqu'où ?

Seule une réflexion théologique libre pourra nous donner le cadre de nos nouvelles traditions. Car, comme tout ce que nous faisons, les traditions s'inventent, au gré des défis que les rencontres humaines nous proposent.

Béatrice Cléro-Mazire

© G. George / Pixabay



Laurent Gagnebin
Pasteur et professeur
honoraire de théologie
pratique à l'IPT Paris

Pour un protestantisme libéral

Le mot *libéral* n'est pas à entendre ici dans un sens économique et politique, mais bien théologique. Il désigne un protestantisme qui milite pour la liberté dans le cadre de la foi et en matière religieuse.

Le protestantisme libéral est caractérisé par des orientations novatrices et progressistes ; des orientations conservatrices, elles, marquant ce que l'on appelle l'orthodoxie. Le libéralisme représente une position qui existe dans chaque religion et dans chacune des quatre grandes confessions chrétiennes. Ainsi parle-t-on par exemple d'un judaïsme libéral ou d'un islam libéral.

Au XX^e siècle, le protestant Albert Schweitzer, l'orthodoxe russe Nicolas Berdiaev, le catholique Maurice Zundel, l'évêque anglican John Spong sont des chrétiens libéraux.

Les orthodoxes veulent de manière prioritaire rester fidèles aux doctrines de leurs prédécesseurs, et cela aussi bien pour la forme que pour le fond. Ils défendent des enseignements qu'ils estiment immuables et intangibles. Une telle attitude a de très nombreux partenaires, car dans un monde frappé d'insécurité et d'ébranlements, elle rassure. Les libéraux veulent au contraire repenser pour notre temps les doctrines traditionnelles et les reformuler. Ces mises en question peuvent alors inquiéter et troubler. Les libéraux en s'opposant à

une certaine théologie des antiquaires ne cherchent pas seulement à dépoussiérer un très ancien mobilier doctrinal, mais à dire notre foi dans un vocabulaire et des concepts tenant compte, tant que faire se peut, des réalités culturelles et scientifiques actuelles. Ils luttent pour un christianisme raisonnable et crédible.

Peut-on encore dire que Jésus est monté au ciel comme une fusée ? Une telle lecture, littéraliste, de la Bible relevant d'une conception du monde en trois étages (le ciel divin, la terre des vivants, les enfers) n'est plus la nôtre. Peut-on prendre au pied de la lettre les récits de la création des premiers chapitres de la Genèse ? La dimension poétique et symbolique de ces récits reste présente là où leur dimension prétendument historique n'est pas ou plus défendable. De toute façon, les manières, bibliques ou dogmatiques, de dire les vérités religieuses n'ont en tant que telles rien de spécifiquement évangélique ou chrétien. Il ne s'agit pas alors de rendre la foi solidaire du moule culturel dans lequel elle est coulée. Une telle requête n'est d'ailleurs pas tant une exigence de la modernité que celle d'une foi recentrée

sur ce qui constitue sa spécificité. Un texte biblique qui s'inscrit dans une vision du monde dépassée n'a pas pour autant une signification qui le serait aussi. Il faut voir non pas uniquement ce que le texte dit, mais bien ce qu'il veut dire et nous dire, son sens et son interpellation qui, eux, demeurent.

Un état d'esprit

Le protestantisme libéral refuse l'autoritarisme et le dogmatisme (non pas nécessairement les dogmes), tout doctrinarisme autoritaire imposant aux croyants des formulations strictes et obligatoires, des credos impératifs et exclusifs. Un pluralisme théologique ne fait d'ailleurs que répondre à celui qui règne d'abord dans la Bible. C'est la raison pour laquelle nous récusons, tout autant que l'orthodoxie en tant que telle, l'esprit d'orthodoxie qui nous menace tous. En 1938, Jean Grenier publia un livre remarquable *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*. On rencontre cet état d'esprit aussi bien dans l'univers politique, qui était le champ dans lequel s'inscrivait ce livre, que théologique. Le christianisme s'est parfois tragiquement perdu dans des condamnations,

voire des bûchers, et cela pour abattre de prétendues hérésies. Orthodoxes et libéraux devraient être en mesure d'adopter des positions théologiques différentes, voire opposées, sans se condamner réciproquement et s'exclure. Un esprit de libéralisme et d'ouverture peut caractériser les uns et les autres. L'exégète protestant Franz J. Leenhardt fit paraître en 1958 dans la *Revue de théologie et de philosophie* un bel article intitulé « Pour une orthodoxie libérale ». Lui, partisan déclaré de l'orthodoxie, militait dans ces pages pour que l'orthodoxie renonce à son autoritarisme. Les libéraux eux-mêmes n'ont-ils pas parfois succombé à cet esprit d'orthodoxie, défendant leurs options avec une intransigeance hautaine ?

La foi en Dieu est essentiellement une attitude de confiance, une relation personnelle et profonde avec la divinité. Elle n'est que secondairement un ensemble de croyances. Ces dernières ne sauraient être imposées. Elles sont humaines et par conséquent relatives et fragiles. Adhérer à une confession de foi et à ses différents articles qui essayent de dire ou même de définir Dieu et Jésus est une démarche intellectuelle et abstraite, dogmatique, mais en aucune façon la foi dans sa dimension intime et personnelle. Croire en Dieu n'est pas croire qu'il est ceci ou cela. Il faut savoir distinguer *le croire en* du *croire que*. Défendons la primauté de la foi sur les doctrines. Quand Jésus, d'après les évangiles, déclare à telle ou telle personne que sa foi l'a sauvée, il ne fait pas précéder cette affirmation de l'adhésion à un catéchisme doctrinal. Il



va même jusqu'à dire : « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jn 13,35). C'est à l'amour et non pas à des confessions de foi ou à des dogmes, des cultes ou à des rites. L'orthopraxie et non l'orthodoxie exprime ainsi la vérité de notre foi.

Une méthode

On a longtemps reconnu qu'était libéral celui qui se réclamait d'une lecture historico-critique de la Bible et orthodoxe celui qui s'y opposait. Cette méthode, née plus particulièrement en Allemagne au XVIII^e et au XIX^e siècle, cherche à retrouver le sens premier des textes qui nous sont parvenus à travers toute une histoire, à analyser leurs contextes religieux, culturels, sociaux originels, à étudier leurs rédactions successives. Aujourd'hui, cette méthode est très généralement admise et pratiquée. On reconnaît qu'il est très difficile, voire parfois impossible, de savoir ce que Jésus a véritablement dit ou fait. L'essentiel est de se rappeler que les évangiles ne

sont pas ou ne prétendent pas être des biographies de Jésus, mais des confessions de foi et des témoignages.

J'aimerais dire enfin qu'il faut aussi pratiquer, et cela avec autant d'exigence, une lecture historico-critique des dogmes. Les protestants libéraux questionnent ainsi la pensée chrétienne et ses doctrines, qu'il s'agisse, par exemple, de celles faisant de Dieu un potentat sanguinaire n'acceptant de pardonner qu'à condition qu'un innocent soit condamné à mort et périsse crucifié ; qu'il s'agisse des peines... éternelles. « Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur », lit-on magnifiquement dans la première Épître de Jean (1 Jn 3,20). Qu'il s'agisse de la toute-puissance d'un Dieu indifférent devant les souffrances injustes qui nous accablent. Qu'il s'agisse de...

À vous, chères lectrices et chers lecteurs, de prolonger cette liste ! ●

L'union protestante libérale & progressiste



Depuis 1886, le protestantisme libéral a participé aux débats théologiques au sein des Églises, au travers de publications (Le Protestant et la Vie Nouvelle). Ces publications ont fusionné en 1913 pour devenir Évangile & Liberté. En 2009, la rédaction du périodique suisse romand Le Protestant a rejoint celle d'Évangile et Liberté.

Aujourd'hui le mensuel Évangile et Liberté n'est plus mais le protestantisme libéral et progressiste qu'il promouvait et nourrissait est encore bien vivant.

Dans un monde marqué par la sécularité, qui donne naissance aux absolutismes de tous bords, il y a en effet une expression du protestantisme qui s'adresse à toutes et tous, usant autant de la raison que de la foi, et s'appuyant sur la liberté de conscience pour annoncer et vivre l'Évangile.

Une expression contemporaine, peut-être innovante voire iconoclaste de la foi qui pourrait offrir une nouveau souffle à nos Églises en difficultés et ainsi contribuer à un vent de réformes qui est un des fondements de notre ecclésiologie.

C'est pourquoi s'est créée l'Union Protestante Libérale et Progressiste. Son but est de faire rayonner la pensée libérale et progressiste au sein de nos Églises et au-delà, en proposant un christianisme moderne et pertinent pour notre temps.

L'association œuvre dans l'espace francophone à la création de réseaux de libres-croyant-es qui partagent ses convictions et ses visions théologiques. Ses principaux domaines d'intervention s'articulent autour de trois axes intimement liés et qui se renforcent mutuellement :

Renforcer les liens fraternels

L'UPLP travaille en étroite collaboration avec l'association des journées du protestantisme de liberté, mais également avec des groupes et des églises, pour organiser diverses initiatives telles que des visites, des échanges de chaires et des rencontres à différentes échelles (locale, régionale, nationale, internationale) afin de tisser des liens fraternels solides et favoriser les échanges. Cela permettra de nourrir un sentiment d'appartenance et de stimuler les réflexions et les synergies sur les enjeux qui nous rassemblent.

Développer une présence en ligne forte

Le site web www.libre-croyant-e.com sera le cœur de la démarche, renforçant les liens fraternels et faisant connaître l'association et ses convictions à un large public. L'UPLP veut faire de cette plateforme une référence pour le protestantisme de liberté et de progrès.

En offrant un accès gratuit à nos contenus, l'UPLP s'adres-

sera à différents publics : les personnes en recherche spirituelle, qui ne se reconnaissent pas nécessairement dans les discours religieux traditionnels, ainsi que les théologiens et intellectuels réfléchissant sur l'avenir de la foi et les enjeux théologiques, éthiques et sociétaux qui nous préoccupent.

Publier un magazine

Vous avez entre les mains, le N°1 du nouveau journal du protestantisme libéral et progressiste. Comme indiqué en couverture, il s'inscrit dans l'esprit qui faisait la force d'Évangile & liberté.

Pour faire vivre et croître le protestantisme de liberté et de progrès, nous avons besoin de votre aide, de votre soutien. Vous pouvez nous aider en proposant vos réflexions via le site web et le magazine, en vous engageant aux côtés de l'UPLP pour organiser des conférences, en formant et animant des groupes de partage et de réflexion, en organisant des récoltes de fond, en parlant de l'UPLP autour de vous et en continuant à nous soutenir financièrement.

Cette association est avant tout la vôtre. Merci à celles et ceux qui nous ont fait confiance et qui par leur soutien nous permettent d'exister.

Le Conseil d'administration

AGENDA

JOURNÉES DU PROTESTANTISME DE LIBERTÉ

> les 5 et 6 octobre
au Lazaret, à Sète

Au début des années 2000, le maître mot des mouvements associatifs ou des pouvoirs publics était le « vivre ensemble ».

Le choc des attentats de New York, la montée de l'islamisme radical et des extrémismes politiques, les inquiétudes au sein d'une société en voie de dislocation, obligent à penser ou repenser une cohabitation harmonieuse entre individus et entre communautés. Sans trop

s'en rendre compte, les fondements républicains qui jusque-là garantissaient cette cohabitation, disparaissent pour laisser éclater un manque cruel de « vivre ensemble ». La laïcité, garante de l'égalité de tous, est galvaudée et là où le vivre ensemble permettrait à tout un peuple divers de parler en « nous », c'est le « je » qui prend le dessus. Le « je » des communautarismes, le « je » qui rejette l'autre différent, le « je » qui divise.

Alors la question que nous voulons nous poser, lors des journées du protestantisme de liberté, les 5 et 6 octobre



au Lazaret, est de savoir si un vivre ensemble est encore possible ? À travers un regard théologique, politique, social et interculturel, nous découvrirons peut-être que « vivre avec » ne suffit pas et qu'il faut encore lutter pour un « vivre ensemble ».

> Pour tout renseignement et inscription aux journées : martinsjctm@gmail.com

Libre-croyant.e, est le journal de l'association Union Protestante Libérale & Progressiste.

En adhérant à l'association, vous recevrez 4 numéros par an.

L'ensemble des articles du site internet sera en accès libre et gratuit.

Pour continuer à faire vivre ce Protestantisme auquel nous tenons et commencer cette nouvelle aventure, nous comptons sur vous toutes et tous.



ADHÉSION

À renvoyer à 108 grand rue
30270 Saint Jean du Gard

UNION PROTESTANTE LIBÉRALE & PROGRESSISTE

Association à but non lucratif, loi 1901
Siège : 108 grand rue, 30270 Saint Jean du Gard
secretaire-general-e@libre-croyant-e.com

Vous pouvez obtenir
les statuts de l'association
sur simple demande

Nom : Prénom :

Adresse postale :

Adresse mail :

N° de tél (facultatif) :

Profession :

Engagement ecclésial :



Libre croyant-e

L'homme de la Voie

*Homme de la Voie,
on te disait prophète, on te disait divin
tu étais surtout sage et ta foi sur la terre
a créé le mouvement qui libère notre vie.*

*Homme du geste,
on t'attendait comme roi,
on t'attendait comme juge,
tu fus l'homme du pardon,
et devant la femme qu'on menace,
tu traces sur la terre les lignes de la grâce.*

*Homme de la foi,
on te disait blasphème, on te disait impie,
tu fis jusqu'à la mort ce que ton cœur disait.
Ta croix levée scandalise notre esprit.*

*Homme de la résurrection,
on te croyait fini, inhumé chez les morts
tu te lèves et tu sors
des tombeaux de nos vies
avec toi l'existence devient l'éternité.*

*Homme de l'espérance
on te croyait absent, relégué hors du monde
tu habites nos consciences
et fais naître nos gestes
créateur d'horizons,
fais-nous croire à la vie. Amen.*

B C-M